

ROGERS (Rebecca). *A Frenchwoman's Imperial Story. Madame Luce in Nineteenth-Century Algeria*

Stanford : Stanford University Press, 2013, 288 p.

Pascale Barthélemy



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/2740>

DOI : 10.4000/histoire-education.2740

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2013

Pagination : 96-99

ISBN : 978-2-84788-502-6

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Pascale Barthélemy, « ROGERS (Rebecca). *A Frenchwoman's Imperial Story. Madame Luce in Nineteenth-Century Algeria* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 139 | 2013, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/2740> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.2740>

français depuis 1980 et la majorité des étudiants anglais diplômés du secondaire depuis la fin des années 1990. De fait, la mixité dans l'enseignement secondaire est devenue monnaie courante depuis les années 1970 et, même en Allemagne, après un décalage important, les femmes représentent la moitié des universitaires, même si ce n'est pas toujours dans les positions académiques les plus élevées. L'auteur voit cependant la persistance d'inégalités dans le choix des sujets et des champs de recherche où la répartition traditionnelle des rôles a encore des conséquences.

Assez peu d'erreurs peuvent être relevées dans un livre d'une telle ampleur, même si l'auteur commet quelques confusions de dates. On s'étonne par ailleurs de la reprise extensive des longues et parfois répétitives comptabilités de Hannah More et de Madame Campan. Comme on l'a relevé plus haut, les références aux pays européens sont très inégales, avec treize mentions des Pays-Bas dans l'index et aucune de la Belgique, alors que le Cours d'éducation pour jeunes filles d'Isabelle Gatti de Gamond à Bruxelles a représenté un modèle pour les lycées français de jeunes filles. Mais, dans l'ensemble, ce livre est bien un ouvrage important.

James C. Albisetti

ROGERS (Rebecca).

*A Frenchwoman's Imperial Story. Madame Luce in Nineteenth-Century
Algeria*

Stanford : Stanford University Press, 2013, 288 p.

La vie d'une institutrice provinciale apparemment sans histoire, arrivée à Alger en 1832 et fondatrice en 1845 de la première école pour jeunes filles musulmanes de la ville, nous apprend-elle quelque chose de la société coloniale d'alors ? C'est ce défi que relève l'historienne Rebecca Rogers dans le très beau livre qu'elle consacre à Eugénie Allix Luce (1804-1882). Inconnue aujourd'hui, cette dernière bénéficia d'une certaine notoriété de son temps et ce, bien au-delà des frontières de l'empire français. Grâce à une méticuleuse enquête menée pendant huit ans dans les archives françaises, algériennes, britanniques et américaines, Rebecca Rogers propose un récit passionnant et original dans le paysage historiographique français. L'histoire des enseignantes françaises outremer a en effet fait l'objet de peu de travaux. Priorité a été donnée à l'étude des

institutions scolaires, des programmes, des discours et politiques éducatives, plus récemment des enseignants. Grâce à une excellente connaissance des premiers temps du système scolaire colonial en Algérie, comme de l'histoire de l'éducation des filles en métropole, Rebecca Rogers comble donc une lacune et montre la spécificité de l'expérience menée par M^{me} Luce. Plus largement, elle analyse ce que le contexte colonial ajoute de rapports de force et de violence culturelle à l'entreprise éducative. Au-delà cependant d'une histoire de l'éducation des filles, R. Rogers ajoute une pierre importante à l'édifice de la biographie historique.

D'abord par la méthode employée. Dès l'introduction, l'historienne nous fait partager découvertes et déconvenues consignées dans un journal de recherche, support de la « relation » tissée avec son personnage. Elle montre qu'Eugénie Luce a contribué à édifier (voire falsifier) sa propre histoire, choisissant soigneusement ce qu'elle laissait voir d'elle-même à ses descendants, mais aussi aux féministes britanniques qui la rencontrèrent et publièrent sur elle. Ensuite parce qu'au fil des pages, les contours d'une personnalité se dessinent : d'une détermination et d'une ambition forcenées, volontiers emphatique dans ses correspondances, quelque peu roublarde mais aussi pleine d'enthousiasme et de convictions sur la « fusion des races » possible selon elle dans l'Algérie des années 1840, M^{me} Luce incarne une certaine figure de femme en contexte colonial.

Organisé en trois parties chronologiques, le livre reconstruit le parcours d'Eugénie Luce avant son départ pour Alger, puis accorde une place centrale à son action éducative, avant d'en étudier l'héritage à une échelle plus vaste. Des premiers chapitres émerge une jeune fille modeste du Loir-et-Cher, mariée en premières noces en 1826 à un instituteur, Alexandre Allix. Devenue enseignante sans formation particulière, elle justifie *a posteriori* son départ pour Alger par une profonde mésentente conjugale, que rien ne permet cependant d'attester véritablement. Partir, c'est alors pour Eugénie Allix quitter un mari et une fillette de cinq ans. Cette décision – mal documentée – illustre la précocité de l'émigration des femmes dans ce pays et la diversité de leurs profils. La trajectoire devient alors chaotique : dissimulée sous son nom de jeune fille, un temps blanchisseuse, Eugénie Berlau met au monde une enfant naturelle qui décédera en bas âge, se retrouve veuve, se remarie en 1846 à Louis Luce après avoir vécu avec lui en concubinage et mis au monde un autre enfant, également décédé dans sa première année.

La reconstitution de ces premières années algériennes est l'occasion pour

Rebecca Rogers de dresser un tableau tout en nuances de l'atmosphère d'Alger à l'époque. Influencée par les Saint-Simoniens, Eugénie Luce apprend l'arabe et défend une conception de la mission civilisatrice qui fait de l'éducation des filles la clé de la réussite de la conquête. Bien avant le livre emblématique que Georges Hardy consacra à l'Afrique-Occidentale française (*Une conquête morale. L'enseignement en AOF*, Paris, A. Colin, 1917), elle est persuadée que la colonisation des âmes assurera la permanence de la présence française. Son objectif n'est donc guère féministe, même si elle affronte les réticences masculines pour mener à bien son projet. Son expérience montre à quel point l'entreprise éducative coloniale fut discutée, accusée de former des concubines pour les Européens et non des femmes respectables. Le débat sur la « bonne » éducation à donner aux jeunes filles fait écho à celui qui a pu avoir cours en métropole ou dans d'autres espaces coloniaux. Pour fonder son école et vaincre l'opposition de certains milieux qui mettent en cause sa moralité ou ses intentions, Eugénie Luce déploie une énergie considérable. Rebecca Rogers montre ainsi que le genre détermine les rapports de force, mais aussi que l'évolution plus générale de la politique française en Algérie explique le soutien que M^{me} Luce obtient dans un premier temps, et le retournement de sa situation par la suite.

Ouverte en 1845 sur les deniers qu'elle a hérités de son premier mari, l'école de M^{me} Luce obtient des subventions publiques en 1847 et rencontre un certain succès : 1 035 élèves l'ont fréquentée entre 1845 et 1861. En quelques années, l'établissement devient emblématique des écoles franco-arabes qui se développent alors. Soucieuse de conserver son indépendance, Eugénie Luce ne cesse de batailler. Bien que les programmes soient peu révolutionnaires (lecture, écriture, arithmétique, grammaire, géographie, arabe alternent avec l'éducation morale, physique et les travaux d'aiguille), l'école (et sa directrice) dérangent. M^{me} Luce tient pourtant à enseigner à ses élèves des compétences pratiques (broderie, tissage, couture) qui leur permettront de gagner leur vie. Car la majorité vient de familles pauvres. Certaines sont africaines ou métisses, quelques jeunes filles juives ou européennes côtoient des musulmanes et des orphelines. Mais malgré la relative prospérité de l'institution, à la fin des années 1850, il n'est plus question de « fusion des races », ni d'assimilation par l'instruction. La communauté européenne comme les élites algériennes masculines mettent en cause la formation dispensée. En 1861, l'école de M^{me} Luce est inspectée, puis transformée en atelier où pendant quinze années, il ne s'agira plus d'instruire les jeunes filles mais de leur apprendre la broderie.

L'ouvrage prend alors une dimension impériale. Ainsi les broderies réalisées par les élèves de M^{me} Luce sont exposées en Algérie et en Europe, des féministes britanniques (Barbara Bodichon ou Bessie Rayner Parkes) s'intéressent à l'école de M^{me} Luce et publient à son sujet. Rebecca Rogers prolonge le récit de l'expérience de M^{me} Luce par celle de sa fille et de sa petite-fille, Henriette Benaben, et l'histoire devient alors celle des générations de Français(e)s de métropole qui firent de l'Algérie leur pays. Alors qu'Eugénie Luce rentre en France en 1875 et décide d'y être enterrée, Henriette Benaben poursuit son action et repose au cimetière chrétien Saint-Eugène d'Alger. Sa pierre tombale porte deux inscriptions, l'une en français, l'autre en arabe, qui rendent hommage à son dévouement en faveur de l'art musulman. Tout autant qu'un livre sur l'éducation des filles en contexte colonial, l'ouvrage de Rebecca Rogers est donc aussi un très beau livre sur le genre de la « mission civilisatrice » et sur une certaine Algérie au XIX^e siècle.

Pascale Barthélemy

LEBEAUME (Joël).

L'enseignement ménager en France. Sciences et techniques au féminin, 1880-1980

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2014, 263 p.

L'ouvrage de Joël Lebeaume vient à l'évidence combler un manque. Non seulement pour la (re)découverte de l'enseignement ménager, sur lequel, bien qu'il reste beaucoup à faire, un certain nombre d'études portant sur des périodes, des espaces et des personnalités très variés ont été publiées et sont pour la plupart mentionnées dans la bibliographie, mais plus encore par la démarche qu'il propose et la continuité qu'il suggère, de la fin du XIX^e siècle, dont date l'émergence d'un enseignement d'économie domestique aux désignations instables, à 1984, année de la suppression officielle de l'épreuve facultative « d'enseignement ménager » au baccalauréat. Dans une perspective déjà développée dans de précédents et nombreux travaux et centrée sur « le curriculum prescrit à la fois par les textes officiels, les manuels scolaires et les discours et propositions pédagogiques » (p. 33), Joël Lebeaume propose de restituer une succession et un enchevêtrement de réalisations et de projets, les unes et les autres empreints de représentations relatives à la nature et à la place des femmes dans la société.